

La Semaine de Suzette. Premier semestre, 1936.

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

Numéro d'inventaire : 1981.00059

Type de document : publication jeunesse

Éditeur : Gautier-Languereau éditions (18, rue Jacob, Paris 6e Paris)

Imprimeur : Charaire, Sceaux

Date de création : 1936

Inscriptions :

- gravure : Nombreuses ill. en noir et en coul.

Description : Cartonnage recouvert d'un papier ill. en coul. ; dos toilé bleu avec report du titre ; réclame pour "La semaine de Suzette" au plat inf.

Mesures : hauteur : 312 mm ; largeur : 221 mm

Notes : Rubriques : "romans enfantins", "saynètes et monologues", "modes de la poupée", "Jeux de plein air et d'appartement", "petits travaux", "recettes et devinettes", "concours" Prix du numéro : 35 centimes Hebdomadaire 32e année Le directeur-gérant : Henri Gautier Du n°1 au n°26 Réclame pour "La semaine de Suzette" au plat inf.

Mots-clés : Périodiques à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, publicité relative à l'usage de l'enfance et de la jeunesse

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 320

ill.

ill. en coul.

Sommaire : Table des matières



Odile ôta les fatigants souliers verts et raconta...

pide que cela soit arrivé aujourd'hui. Je n'y comprends rien ; hier je me portais si bien ! Mais en somme, il valait mieux que tu sois demoiselle d'honneur. Oui, cela valait mieux. Raconte, Odile... Alors Odile s'assit dans un fauteuil, ôta les fatigants souliers verts et, balançant ses pieds gainés de soie blanche, elle raconta...

X

Odile jouait à la balle dans le jardin. Elle était tout à fait rassurée au sujet de la santé de sa sœur qui avait réclamé son petit déjeuner et demandé la permission de se lever. Mais elle essayait de chasser une pensée troublante qui revenait sans cesse :

— Pouf a-t-elle eu une vraie indigestion ?

Soudain sa balle fut arrêtée au vol. Lala, cachée derrière un buisson, l'avait saisie dans sa main brune.

— Vous m'avez fait peur ! s'écria la fillette boudeuse. Laissez-moi jouer.

— Sans dire merci à Lala ?

Odile rougit :

— Pourquoi donc merci ?

— Pour hier. Qui vous a donné le moyen de mettre la robe longue, les souliers verts, le collier, et d'aller au château de la mariée ? On a dit, quand vous quêtiez, quand vous dansiez : « La petite fille est jolie. » Et vous ne remerciez pas Lala ?

Odile répondit sèchement :

— Ma sœur a été malade, voilà tout. Et j'ai pris sa place.

Lala croisa ses bras nus sur sa poitrine, avec un cliquetis moqueur de bracelets.

— Malade ? Une maladie bien agréable pour vous. Ne faites pas la petite sotte. Vous comprenez ce que je veux dire.

— Oh ! taisez-vous, vous êtes une méchante !

— Alors, vous l'êtes aussi. Ne reprochez rien à Lala.

— Je raconterai tout à maman.

— Et votre serment ? Prenez garde...

— Qu'avez-vous fait ? demanda Odile bouleversée. Vous pouviez tuer ma sœur.

— Oh ! non, j'ai des secrets. Et je savais qu'elle ne serait pas très malade. Nous avons eu ainsi une belle journée ; vous dansiez, vous, et moi je gardais mon maître. Sans elle, sans elle...

— Comme vous semblez la détester !

— Je la déteste. Car mon maître préfère sa compagnie à celle de la pauvre Lala. Il s'amuse avec elle ; il s'ennuie avec Lala. Avec elle, il est doux ; avec moi, il s'est fâché hier. Il m'a dit que j'étais sotte. La voilà guérie ; ce soir, elle va reprendre ma place auprès de lui, le faire rire... Je ne veux pas. Il faut que vous m'aidez.

— Lala, vous me faites horreur ! s'écria Odile. Je garderai le secret pour votre méchante action d'hier, mais désormais, je ne vous écouterai plus, je ne vous parlerai plus.

— Vous avez juré d'être mon alliée. Ne mentez pas ! Vous avez fait le grand serment, celui qui est sacré. Si vous y manquez, les esprits se vengeront.

— Je ne crois pas aux esprits. Dieu seul est le maître.

— Mais Lala est amie des esprits. J'en connais qui sont terribles quand ils se vengent.

Odile, qui n'était pas brave, se mit à pleurer.

— Je ne vous aiderai jamais à faire le mal.

— Je ne vous demande pas ça. Mais une chose toute petite : une farce, comme vos frères disent. Enlevez les livres où elle trouve l'histoire des gens d'autrefois. Elle ne pourra plus jouer à ce jeu que Lala ne comprend pas. Et mon maître reviendra vers sa pauvre nourrice. Donnez-moi les livres. Je les cacherai et je vous les rendrai plus tard. Je veux ! Oui, je veux ! Ce matin. Avant que votre sœur les cherche.

Odile n'osa pas résister et retourna vers la maison. Cela semblait inoffensif, ce qu'elle allait faire, et pourtant elle sentait son cœur si lourd, si lourd...

Elle retira donc de la bibliothèque un gros livre illustré de belles images où Pouf puisait sa science historique et, le cachant dans son sac à ouvrage, elle l'apporta jusqu'au banc où l'attendait l'Asiatique. Les yeux de Lala brillèrent d'une méchante joie. Elle enveloppa le volume dans son écharpe et s'en alla d'un pas souple et dansant.

Bien entendu, Pouf, tout à fait guérie, se mit à la recherche du livre où elle devait apprendre comment causaient les Précieuses à l'hôtel de Rambouillet. Elle alla le réclamer à ses frères.

— Moi, travailler en vacances ? dit Bernard en éclatant de rire. Tu ne me connais donc pas ?

— Ce genre de livres ne m'intéresse pas, déclara Gérard.

Mais Antoine, auquel le livre appartenait, se fâcha ; il accusa Pouf d'être une sans-soin ; il se plaignit auprès des parents. Et Pouf fut grondée.

Pauvre Pouf ! Le soir, elle s'achemina, le cœur gros, vers Didier.

— Finie, l'indigestion ? demanda celui-ci. Vous aviez été trop gourmande, hein ? Non ? Alors c'est la joie de quêter qui vous rendit malade ? En tout cas, vous avez manqué une bonne journée, pauvre cousinette. Et moi, je me suis bien ennuyé. Lala est nulle quand il s'agit de me tenir compagnie. Aujourd'hui, vous allez me dédommager. Avez-vous soigneusement préparé votre rôle de marquise de Rambouillet ?

— Impossible, Didier. Le livre est perdu.

— Qui l'a perdu ? Vous, bien sûr ? Je suppose que vous avez été punie ?

— Grondée seulement. Le livre appartenait à Antoine qui est furieux. Mais je suis sûre de l'avoir remis à sa place avant-hier avec un signet marquant le chapitre sur l'hôtel de Rambouillet.

— Vous devez connaître quand même la question. Tout le monde a entendu parler de cela. Vous serez la marquise ou bien Julie, à votre choix. Quel rôle préférez-vous ?

— Aucun. Je ne connais pas ces gens-là.

— A votre âge ? Vous devriez être honteuse d'une telle ignorance, Pouf. Paresseuse, gourmande, désordonnée, vous avez une belle collection de défauts.

— C'est vrai, murmura une pauvre petite voix que Didier ne reconnaissait plus tant elle se plaignait tristement. C'est vrai, et je regrette bien d'avoir tous ces défauts-là. J'essaie de m'en corriger, je vous assure. Didier, pardonnez-moi d'être incapable de jouer avec vous aujourd'hui. J'aurais bien pris un autre livre, mais Antoine me l'a tellement défendu, en me promettant une grande gifle si je lui désobéissais. Et il tape fort, vous savez. Que pouvais-je faire ?

Un silence... L'oiseau ami est revenu sur l'arbre. Barré par le bandeau noir, le visage de Didier reste immobile comme un masque de statue. L'oiseau chante. Pouf retient ses larmes. A-t-elle perdu l'amitié de Didier ? Elle ne se doute guère que Lala, bien cachée, observe la scène avec un méchant plaisir et attend que Didier renvoie sa compagne de jeux, reconnue trop ignorante pour le distraire. Enfin, Didier soupire.

— Comme vous reconnaissez simplement vos défauts ! dit-il.

Moi, on me briserait plutôt que de me faire avouer que j'ai eu tort. Vous êtes une bonne petite fille. Et certainement le livre se retrouvera. Faisons autre chose, aujourd'hui. Jouons aux dominos. Par le toucher, je reconnais très bien les dominos. Figurez-vous que Lala n'a jamais pu comprendre ce jeu-là. Ah ! que je me suis ennuyé hier ! Ne vous donnez plus d'indigestion. Pouf, par pitié !



Odile cacha le livre dans son sac à ouvrage.

